

LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

Carnaval
au bled

Par Kader Bakou

Carnaval fi dechra est un film qui mérite d'être revu et analysé afin, notamment, de savoir si les choses ont évolué depuis 1994, date de la sortie du long métrage de Mohamed Oukassi. Sous une forme humoristique sont énumérés les sept fléaux de l'Algérie. Par un curieux hasard, l'histoire se passe en temps de crise économique mondiale. Mais rassurez-vous, le diabolique Hadj Brahim assure que ses conséquences seront sans gravité pour notre pays.

A beau mentir celui qui vient de loin. Alors, Hadj Brahim prétend qu'il a fait des études en Turquie, pays dont le «modèle» est si vanté de nos jours. La manière de s'habiller et le look font figure de «diplômes» au pays où l'habit fait le moine. Prouver que les factures (des travaux et des achats, etc.) sont exagérément gonflées et surévaluées, c'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin.

La culture ? Mais voyons, vous n'avez pas vu le nombre de festivals à travers le pays ? On parle toujours de produire et d'exporter des produits dont on n'a pas vu l'ombre sur le marché national. *A Carnaval fi dechra*, les élections c'est juste de la poudre aux yeux, car ce sont les alliances et les «négociations» d'avant le jour J qui détermineront qui est «vainqueur». Le maire, comme cet analphabète de Si Makhlof El Bombardi, c'est juste pour la galerie car ce sont des hommes dans l'ombre qui manipulent tout. Les détournements en tous genres (terres, logement...) ont-ils disparu aujourd'hui ?

Carnaval fi dechra se termine par des élections présidentielles dans un pays où tout est à vendre !

K. B.

bakoukader@yahoo.fr

Rachid Mimouni était un intellectuel qui assumait son rôle sans concessions. Dans l'un de ses poèmes, Lounis Aït Menguelat comparait ce genre de personnage au laveur des yeux des foules.

«Il n'est pas facile, dans ce pays, d'être administrateur. C'est un poste qui exige beaucoup de qualités. Il faut faire montre de grande souplesse d'échine, de beaucoup d'obséquiosité, d'une totale absence d'idées personnelles de manière à garder à ses neurones toute la disponibilité pour accueillir celles du chef. Il faut surtout se garder comme peste de toute initiative.

Notre administrateur observe à la lettre ces sacro-saints principes. C'est un homme intelligent. Je prédis qu'il montera haut dans la hiérarchie.» Rachid Mimouni a écrit, il y a 33 ans, un premier paragraphe de son roman *le Fleuve détourné*, ce qui, peut-être, échappe aux chroniqueurs d'aujourd'hui. Il suffit de suivre l'actualité du pays pour s'en rendre compte. Pour écrire à la fin des années 1970 ce qui se passe

en 2014 et encore ce qui se passera dans 20 ans, il faut être irrémédiablement enraciné dans la société, avoir une vue d'une extrême sensibilité pour percer les entrailles de cette société et des systèmes qui la muent.

Rachid Mimouni avait cette capacité. De plus, en dépit de la relation passionnelle qui le lie à son pays, l'auteur a su prendre le recul nécessaire pour observer d'une manière perçante et lucide le comportement humain. Rachid Mimouni était un intellectuel qui assumait son rôle sans concessions. Dans l'un de ses poèmes, Lounis Aït Menguelat comparait ce genre de personnage au laveur des yeux des foules. Voilà comment voyait Mimouni le rôle de l'intellectuel. «Je crois à l'intellectuel comme éveillé de conscience, comme dépositaire des impératifs humains, comme guetteur humilant prêt à dénoncer les dangers qui menacent la société.» Après avoir fait lecture du paragraphe sus-cité, notre question a été adressée à Rachid Boudjedra qui a fait le déplacement à Boumerdès pour participer à la commémoration du 19^e anniversaire du décès de celui qu'il voit



Photo : DR

comme son ami disparu. Est-ce que ces lignes visaient l'élite du pays que certains ont considérée, et persistent sur cette position, comme politiquement démissionnaire ? La question a quelque peu surpris son destinataire. «Je ne pense pas. L'accusation de Mimouni est adressée à l'administration bureaucratique. Nous étions quelques intellectuels, notamment Khedda, Issiakhem, Kateb Yacine et moi-même à avoir tenté de casser des tabous et à dire tout haut ce que nous pensions du régime politique en place et nous avons été réprimés.» Est-ce de la prudence ou de l'attachement à la fameuse position «du soutien critique» ? Pour revenir à l'enfant de Boudouaou (ex-

Alma) né un certain hiver 1945, ses écrits et ses positions parlent pour lui. Et pour cause, il n'a pas daigné le confort social que pouvait lui conférer sa position de cadre supérieur de l'Etat ; dès lors, le talent en bandoulière, il est monté au maquis des mots et des expressions pour tirer, à vue, sur tous les avatars politiques, culturels et sociaux qui alourdissent les fardeaux de son peuple. L'écriture de Mimouni est forte. Elle est authentique. De niveau mondial.

Elle émane de la profondeur de l'âme de la société algérienne. «Il est l'une des figures de proue de la littérature algérienne de la seconde génération après celle de la guerre de libération», estime

Aziz Naâmane, maître-assistant à l'université Mouloud-Mammeri de Tizi-Ouzou, venu également à Boumerdès apporter sa contribution à cette modeste commémoration. Pour ce jeune spécialiste de la littérature algérienne, Mimouni était l'intellectuel et l'écrivain des transgressions. «Il a su transgresser la barrière de la langue. L'écriture de Mimouni a su joindre la langue de l'écrivain et de l'intellectuel et celle de tous les jours. Il a en outre commis une autre transgression ; poétique celle-là. Il a su le faire convenablement. Quand on lit en effet le titre de son roman *Le printemps n'en sera que plus beau*, titre qu'on peut supposer poétique, alors qu'il concerne le récit d'une malédiction qui personnifie le mal.» Pour Aziz Naâmane, Rachid Mimouni a de plus transgressé les limites posées par l'ordre établi.

Effectivement, Mimouni s'est penché sur tous les problèmes que vivait l'Algérie post-indépendance et qu'elle continue à subir à l'orée de XXI^e siècle. C'est incontestable, Rachid Mimouni a apporté sa pierre à la reconstruction de l'identité nationale.

Abachi L.

CENTRE CULTUREL ALGÉRIEN À PARIS

Le Brasier algérois de René Sintès

Une importante rétrospective de l'œuvre de l'artiste René Sintès est exposée à la galerie du Centre culturel algérien (CCA), rendant ainsi un hommage posthume à celui qu'on qualifie de «Peintre du brasier algérois» pour avoir peint La Casbah en pleine «Bataille d'Alger», et plus tard ses meurtrissures, provoquées par la folie criminelle de l'OAS, à la veille de la proclamation de l'indépendance nationale. Grâce à une série de photographies prises par René Sintès depuis son immeuble du quartier de La Marine, où il habitait à l'époque, on reconnaît la position exacte des paysages urbains qu'il transposa dans son œuvre qu'il voua à sa ville natale, Alger. Une sélection de plus d'une trentaine de toiles ont été présentées, dans le cadre de cette exposition posthume, au regard d'un public féru d'art, venu nombreux et visiblement impressionné par sa qualité esthétique et sa valeur mémorielle. L'artiste peintre habitera dans ce quartier des artistes de l'époque, que fut La Marine, jusqu'aux deux

attentats au plastic perpétrés par l'OAS les 6 et 7 mars 1962, deux mois avant son enlèvement par le commando Delta de la sinistre organisation. Sintès disparaît alors à jamais à l'âge de 29 ans. Son corps ne sera jamais retrouvé. Après un séjour à Paris, le retour de René Sintès en Algérie, en 1957, coïncide avec le début de la «Bataille d'Alger» où la population de la capitale allait être happée dans la tourmente et les violences perpétrées au quotidien par les parachutistes contre les militants de la cause nationale.

La ville est alors sous le régime draconien des arrestations, des couvre-feux, des quadrillages, des barbelés et pénuries de toutes sortes. Malgré les difficultés du quotidien, le peintre reproduit, dans quelques-unes de ses toiles, des moments de bonheur familial qui se reflètent dans les couleurs dorées de *Marché rempli de lumière* une rare représentation chez le peintre de figures humaines et de fruits étalés en premier plan. S'ensuivit dans ses œuvres, une pro-

gression du clair vers les tons obscurs qui viennent se calquer sur les neuf mois de la Bataille d'Alger (janvier-septembre 1957).

Ses toiles prennent alors des couleurs de plus en plus sombres mêlant l'ocre, le rouge et le noir, telles que *Métamorphoses*, *Nocturnes I*, *Nocturnes II*, travaillées au couteau et à la spatule. Sans compter les imbrications fantomatiques de La Casbah qui s'élevaient depuis les fenêtres de l'immeuble de la Marine et que l'artiste a reproduites avec des éclaboussures rouges, simulant le sang répandu alors dans les rues de ce quartier d'Alger. Il se mit alors à peindre la nuit pour échapper à l'ambiance délétère de la capitale, encerclée par l'armée française et meurtrie par la violence.

La Casbah devient ainsi sa source d'inspiration, une muse qui, avec ses tourments, exerça sur lui une fascination qui se reflète dans nombre de ses toiles, telles que *La Marine*, *Menace*, *Couvre-feux*, *Nuit blanche* et *Petit Matin*. L'originalité

de la peinture de René Sintès fut très vite reconnue, et il enchaîna à compter de janvier 1960 une série d'expositions, parfois les superposant durant le mois de mars de la même année comme s'il savait ses jours comptés. Elles eurent toutes un succès fulgurant et marquèrent la trajectoire météorique de cet artiste peintre né en Algérie en 1933 d'un père français et d'une mère algérienne et disparu le 25 mai 1962, deux mois avant la proclamation de l'indépendance nationale, après avoir été enlevé à son domicile d'El-Biar où il dut déménager suite à des menaces de mort. Présente à cette exposition posthume dédiée à l'œuvre de son père et qui se poursuivra jusqu'au mois de mars, sa fille Dominique dira que le quartier La Marine, où avait habité son père, «était le symbole du mélange des peuples français et algériens», soulignant «si l'amitié qui régnait dans ce quartier, avait pu être élargie à toute l'Algérie, peut-être que le cours de l'histoire aurait pris un autre tournant».

Actucult

MAISON DE LA CULTURE ABDELKADER-ALLOULA (TLEMCEIN) : Jeudi 20 février à 19h : Concert de Lila Borsali.

INSTITUT FRANÇAIS D'ALGER (ALGER-CENTRE)

Mercredi 19 février à 17h30 : Conférence exceptionnelle «Les enjeux universels de la protection de la planète», par Nicolas Hulot, président de la Fondation pour la nature et l'homme, envoyé spécial du président François Hollande pour la protection de la planète. Entrée libre.

CLUB DES MÉDIAS CULTURELS DE LA

SALLE ATLAS (BAB-EL-OUED, ALGER)

Mardi 18 février à 14h : Dans le cadre de la célébration de la Journée nationale du chahid, la moudjahida Zohra Drif Bitat est l'invité du programme «Wakafette tarikhiya».

MAISON DE LA CULTURE RACHID-MIMOUNI DE BOUMERDÈS

Jusqu'au 20 février : Salon national du livre.

SALLE POLYVALENTE DE L'INSTITUT CULTUREL ITALIEN D'ALGER

Mardi 18 février à 15h : Film *IL Ciclone* (comédie, Italie, 1997, V.O. 91 mn). Synopsis : dans

un petit village d'Italie, une troupe de charmantes danseuses de flamenco débarque par erreur. Leur passage en ville sème la pagaille dans les cœurs des célibataires, tel un cyclone.

SALLE EL MOUGGAR (ALGER-CENTRE)

Jusqu'au 28 février : Film *Douar En'saa* de Mohamed Chouikh à raison de 4 séances par jour à partir de 14h.

GALERIE ART 4 YOU (SACRÉ CŒUR, ALGER)

Du 15 février au 15 mars : Exposition de peinture «L'écho des périples» de Nadir Remita. Vernissage : samedi 15 février à 15h30.

GALERIE BAYA DU PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)

Jusqu'au 28 février : Exposition de peinture de l'artiste Koussa Ali intitulée «Les fils de la douleur et de l'espoir».

GALERIE DAR-EL-KENZ (16 LOT BEN-HADDADI, CHÉRAGA, ALGER)

Jusqu'au 8 mars : Exposition de l'artiste plasticien Zoubir Hellal intitulée «Ecoute petit homme». Horaires d'ouverture de 10h à 17h. La galerie est fermée le vendredi et le dimanche.